Une scénologie ambiantale pour saisir le sensible : les demeures des dignitaires de la Régence de Tunis (1704-1815)

Autor(en): **Karoui, Hind**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **22 (2015)**

Heft 2: **Par tous les sens = Mit allen Sinnen**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-650786

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Une scénologie ambiantale pour saisir le sensible

Les demeures des dignitaires de la Régence de Tunis (1704–1815)

Hind Karoui

Plusieurs études ont été menées sur les grandes demeures husseinites de Tunis. Les plus complètes sont celles publiées entre 1971 et 1980 par l'historien et spécialiste de l'architecture arabo-musulmane Jacques Revault (1902–1986). L'ensemble de ces travaux s'inscrit dans la recherche d'une mise en corrélation entre la société citadine de l'époque, les types d'architectures produites et les récits recueillis auprès de ceux qui y habitaient.

Dans le cadre de notre contribution, nous nous proposons de mettre en œuvre les instruments de l'analyse spatiale et de l'analyse des déterminants physiques des ambiances constituant le cadre de vie des riches citadins. A cette fin, l'exploitation de multiples sources historiographiques en vue de brosser un portrait de groupe des diverses catégories d'habitants, d'identifier quelques «pratiques ordinaires»[1] et de retrouver des éléments sur leurs goûts, leurs attitudes, leurs fantasmes et leurs égarements en tenant compte de leurs positions respectives et de leurs «modes d'être»,[2] sera nécessaire. Enfin, nous tenterons une reconstitution conjecturale d'une «scénologie ambiantale» de la vie domestique et qui consiste en une mise en scène de situations caractéristiques de la quotidienneté de l'époque, accomplies dans des environnements plus ou moins lumineux et calmes, spécifiques et relatifs aux différentes ailes habitées.

Notre préoccupation relève ainsi d'une histoire des sensibilités appliquée à une réalité sociale aujourd'hui révolue, mais qui relate tout un mode de vivre et d'habiter où l'usage des sens et les manières affectives d'éprouver le monde ambiant, tissaient les liens entre l'occupant et son espace domestique.

Expérience historique: contexte social, réalité vécue et «modes d'être»

Dans une approche interactionnelle qui vise la compréhension de la relation existante entre la position politique des notables, leurs goûts et leurs désirs, l'aspect de leurs demeures citadines et la qualité lumineuse des espaces habi-

tables, nous allons suivre quelques aspects liés à leur parcours dans l'exercice de leurs fonctions. Un parcours tumultueux marqué par des moments de gloire qui se traduisent entre autre par la construction de «maisons magnifiques»[3] dans les quartiers de la médina de Tunis, et par des moments de leur chute qui s'accompagnent souvent par l'appauvrissement suite à la confiscation ou la démolition de leurs biens.

La chronique de Mohamed Seghir Ben Youssef (1691–1771)[4] représente un témoignage précieux sur la période étudiée et s'avère extrêmement intéressante pour notre propos. Dans cet ouvrage, ce notable tunisien, originaire de la ville de Béja a présenté plusieurs aspects relatifs à la vie dans la Régence de Tunis, pendant la période qui s'étale de 1705 à 1771 couvrant les règnes de Hussein Ben Ali, fondateur de la dynastie husseinite, ainsi que de celui d'Ali Pacha (neveu et rival de Hussein Ben Ali) et d'Ali Bey (fils de Hussein Ben Ali).

Seghir Ben Youssef parle également des gens qui ont fréquenté la cour beylicale, et livre plusieurs informations concernant leur vie privée et publique (alliances et mésalliances avec le pouvoir, traits de caractère, conduites, qualités et défauts, ...). Un autre témoignage couvrant le 19e siècle, celui d'Ibn Abi Dhiaf (1804–1874),[5] nous a été particulièrement utile. L'auteur avait consacré 400 notices biographiques aux notables morts entre la fin du 18e siècle et la fin des années 1860. De nombreuses indications y sont présentes, renseignant sur leurs caractères, leur façon de vivre et de se comporter vis-à-vis des beys et leurs pairs.

L'élite du pouvoir était désignée par les documents de l'époque par l'expression *khâṣṣa* (ou *a'yân*) – *khâṣṣet al-khâṣṣa*[6] et était composée non seulement de riches notables natifs du pays – les hommes du makhzen –, mais aussi de turcs et de mamelouks (esclaves affranchis) qui avaient vécu pendant de longues années dans les palais beylicaux, aux côtés des princes. Grâce à la richesse accumulée par le biais de la course et du commerce, ils étaient en possession de terres agricoles et de biens immobiliers et fonciers. Pour bien saisir le lien entre la haute position qu'ils occupaient au sein de la société et l'allure des demeures qu'ils occupaient, nous allons tenter de dresser un portrait collectif où seront reconstitués quelques faits et gestes de ces riches propriétaires et des membres de leurs familles.

La lecture de Seghir Ben Youssef nous a permis d'identifier trois catégories au sein de l'élite politique et du commerce au 18e siècle.[7] Nous trouvons les proches du bey Hussein Ben Ali qui lui sont restés fidèles jusqu'à la fin, à l'image des notables natifs du pays, Seghir Daoud al-Nabli et l'armateur et secrétaire en chef Kassem Ben Soltana.[8] D'autres faisaient partie des mamelouks, comme Ahmed Chalbi,[9] et des milices turcs, comme le lieutenant Haj Slimane Kéhia, gendre et homme de confiance du bey.[10] Le chroniqueur mentionne également les proches de Hussein bey dont certains l'avaient par la suite trahi pour rejoindre Ali Pacha. Ce fut le cas du riche commerçant andalou Mohamed Lakhoua al-Andoulsi, et de

Mohamed al-Rassaa, notaire et secrétaire du «Dar al-Pacha» (structure en charge des miliciens turcs et de leurs traitements). Enfin, nous rencontrons les proches collaborateurs qui étaient admis dans l'intimité du prince souverain Ali Pacha et de son fils Younès et qui avaient été récompensés pour leur fidélité. Plusieurs d'entre eux étaient des officiers de l'armée turque et des mamelouks. Ceux-ci, en fonction de leur appartenance sociale, étaient soit des «Occidentaux» (Portugais, Espagnols, Crétois, Maltais, ...), comme Osman Agha, offert à Ali Pacha par le dey d'Alger,[11] soit des «Orientaux» (Grecs, Géorgiens, Circassiens, Moldaves, Bulgares, ...) venus de la capitale impériale et de ses périphéries, comme Ismaîl Kéhia et Rjeb Ben Mami. Ce dernier était le descendant d'une famille deylicale du 17e siècle dont la sœur était l'épouse principale du Pacha.[12] Selon qu'ils appartenaient à telle ou telle catégorie, et à travers les anecdotes et épisodes racontés par les chroniqueurs de l'époque, nous pouvons constater qu'ils étaient pour la plupart «vaniteux, durs et orgueilleux», «méprisants» envers leurs subalternes, d'autres se montraient «souriants et charitables», et entretenaient un excellent commerce avec les gens.[13]

Sans nous arrêter à leurs qualités ou défauts, nous pouvons dire qu'ils aimaient garder leurs distances vis à vis des plus faibles afin de se sentir puissants et intouchables. A la fois complices et protégés du bey, ils constituaient le cercle de ses amis les plus proches avec qui, ils s'entretenaient lors des audiences privées et pendant ses veillées nocturnes *(samâra)*. Il arrivait au bey de se rendre également chez l'un d'eux «pour causer»,[14] ou pour constater par lui-même, combien la demeure de son dépendant était luxueuse.[15] Le bey leur faisait même des dons importants, comme cette demeure de la rue du Tribunal (dar al-Jazîri) offerte par Ali Pacha à son ami Ali al-Jazîri,[16] ou encore, le dar Jellouli de la rue du Riche, qui fut construite sous l'ordre de Hussein Bey, et offerte à son ministre Rjeb Khaznadar à l'occasion de son mariage avec une de ses filles, la princesse Fatma.[17] L'union des hauts notables avec les princesses et les jeunes filles de la cour beylicale: filles, sœurs, nièces du bey; mais aussi les esclaves affranchies blanches – d'origines circassiennes, géorgiennes, flamandes, françaises, espagnoles, portugaises, ou italiennes –,[18] était également considérée comme une forme de faveur que le souverain faisait à ses plus proches collaborateurs et fidèles compagnons.

Toutefois, en profitant de tous ces biens que le maître leur accordait, ils savaient que cette situation était susceptible de se retourner contre eux. Quand le bey voulait punir l'un d'eux, il vidait sa maison de ses objets, surtout quand il s'agissait de meubles et de bijoux précieux. C'est ce qui arriva à Kassem Ben Soltana. Hussein bey «voyant qu'il ne lui donnait jamais rien de bon cœur, prit la résolution de le mettre en prison et de confisquer sa fortune», il «envoya à la maison, un eunuque, des esclaves blancs et son gardien du sceau, avec des charrettes et des mules».

Comprenant le message et préparées à une telle issue, «les femmes poussèrent des cris et se mirent à pleurer». L'incident, raconté par Seghir Ben Youssef, s'est répercuté sur les autres membres de la famille disloquée et appauvrie, et a été interprété par le chroniqueur comme une punition de Dieu, «maître tout puissant» auquel tout le monde appartient.[19]

Le bey pouvait aller jusqu'à leur raser la maison, comme ce fut le cas pour le mamelouk Osman Agha, puni par le prince Younès (fils du Pacha) qui a ordonné son arrestation et puis la démolition du premier étage de sa maison. Désormais, tout était à reconstruire à nouveau.[20]

L'ensemble des informations recueillies nous montre que les membres de la haute notabilité citadine étaient redevables au bey et lui devaient obéissance et reconnaissance jusqu'à la fin de leur vie, car, lui seul, pouvait agir sur leur destinée: les promouvoir, les abaisser en les destituant de leurs fonctions ou les anéantir. Tout se passait comme si, à travers la richesse, le confort et le luxe accumulés, ils voulaient défier le mauvais sort et recherchaient derrière les murs de la demeure, la paix et la protection dont ils avaient besoin pour faire face aux menaces qui pouvaient surgir d'un moment à un autre. Ce ressenti n'était autre que le résultat d'une série d'expériences émotionnelles «qui naissent souvent» – comme le souligne Lucien Febvre – «à l'occasion d'un événement qui touche [...] avec une gravité, une violence toutes particulières».[21]

Les menaces qui planent sur ces notables n'étaient pas uniquement dues à leur alliance ou mésalliance avec le bey, mais aussi à une situation sanitaire précaire, rythmée par des périodes d'épidémies comme celles de 1725–1727 (malaria), de 1740, 1760, 1784–1785 et 1794–1800 (peste), de 1789 et 1798 (variole) et de 1730 et 1805–1806 (fièvres malignes).[22] Aussi, pour se maintenir en bonne santé, les élites du pouvoir prenaient-elles certaines précautions en se retirant, pour une période plus ou moins longue, dans une de leur propriété rurale située dans la proche banlieue où l'air était plus sain et plus pur qu'en ville.[23]

A une période caractérisée par un état d'instabilité et d'insécurité endémiques, marqué par des conflits entre les divers prétendants au pouvoir, qui allaient parfois durer plusieurs années – comme la révolte d'Ali Pacha contre son oncle Hussein Ben Ali, de 1728 à 1735, ou la révolte d'Ismail, fils de Younès Ben Ali Pacha contre ses cousins, de 1759 à 1762[24] – la monumentalité de la demeure était certes un signe d'omniprésence et de supériorité, exprimant et valorisant leur rapprochement et leur parenté avec le pouvoir beylical local, mais elle était également un signe d'autodéfense qui cachait un fort sentiment d'insécurité et de peur. La demeure apparaissait ainsi comme le seul lieu de refuge procurant protection et stabilité pour une population liée à un même sort fragile, incertain et ingrat.

Esthétique ambiantale de la demeure

L'attitude d'un haut dignitaire vis-à-vis de sa grande demeure citadine constitue notre point de départ pour l'analyse des dispositions spatiales et pour la caractérisation du contexte physique correspondant.

Abderrahmane Bou Hadra, un riche commerçant originaire de Tripoli, venu s'installer dans la médina de Tunis au courant du 18e siècle, achète une ancienne maison dont la fondation remonte au 17e siècle, sise à la rue des Tamis, à proximité de la Grande Mosquée. Le quartier choisi était occupé essentiellement par les *'ouléma* (pluriel de *'âlem* – savants de la science religieuse) et la maison était ordinaire avec seulement un rez-de-chaussée. En effet, cette autre élite du pays se tenait loin des affaires de la cour et était réputée pour avoir une vie «rangée, puritaine et sobre» et pour avoir possédé des demeures plus modestes et plus discrètes que celles occupées par les gens du makhzen et les mamelouks.[25] Voulant imiter ses semblables parmi les notables proches du *beylik,* Abderrahmane Bou Hadra choisit ainsi de transformer la maison de façon à ce qu'elle apparaisse «importante» et «seigneuriale» avec de «grandes salles d'honneur et de réception», «larges» et «vastes», ressemblant aux salons occidentaux.[26]

Les demeures que les notables voulaient occuper, devaient ainsi répondre à tout un mode de vie qui se voulait prétentieux, reflétant un penchant pour le luxe et la dépense. La plupart passaient d'une main à une autre, d'une histoire familiale à une autre, sur une période qui s'étale sur plusieurs générations. En héritant de la demeure, ils voulaient hériter de son prestige et de sa richesse, autrement dit s'assurer la succession et la durabilité des privilèges sociaux et économiques. Durant cette passation, la demeure gardait-elle la même allure et la même configuration? Si non, quelles étaient les modifications que les nouveaux acquéreurs lui ont apportées? Pourquoi de tels changements? Pourquoi de telles constructions? Nous trouvons chez Jacques Revault plusieurs informations sur les travaux d'agrandissement et d'embellissement effectués sur ces demeures en vue de répondre au mieux à leurs attentes et à leurs besoins. Elles concernent onze demeures que nous pouvons classer suivant trois thèmes, renvoyant respectivement à la monumentalité comme signe d'affirmation d'un statut social supérieur, à l'esthétique par le biais de références et de formes architecturales importées dans l'air du temps, et à l'éclairage naturel par l'introduction de nouveaux principes d'ouverture et de nouvelles solutions ambiantales. Ces interventions se manifestent sous plusieurs formes: traçage d'un parcours d'accès privé à la demeure (dar Sfar), édification d'une maison annexe (dar Bach Hamba, dar Ben Ayed), édification d'entrepôts (dar Jellouli, dar Bou Hadra), ajout d'un étage autour du patio principal (dar Bou Hadra), ajout d'un étage pour servir de «maison d'hôte»

(dar Bach Hamba, dar Jellouli, dar Zarrouk, dar Bou Hadra, dar Sfar), ajout d'une chambre haute sur les terrasses (dar Bach Hamba, dar Jellouli, dar Zarrouk, dar Bou Hadra), aménagement de nouvelles salles d'apparat (en «T», en «trèfle», carrée, rectangulaire) à l'image des riches salles de réception du bey (dar Ben Ayed, dar Salah Zaïd, dar Lasram).

Au niveau des espaces nobles, la lumière du jour va jouer un rôle déterminant et décisif. En effet, nous notons que les modifications apportées tout au long du 18e siècle ont compris également l'ajout de divers types de dispositifs d'ouverture: fenêtres grillagées, fenêtres ajourées, fenêtres hautes, fenêtres basses (dar Bach Hamba, dar Ben Ayed, dar Ben Salem, dar Jellouli, dar Zarrouk, dar Salah Zaïd, dar Lasram). Au siècle suivant, ces signes d'ouverture vont continuer à se multiplier. L'exemple observé aux dar Lasram et dar Mohsen, où le mur du fond de la salle de réception a été percé par des fenêtres pour favoriser la vue sur le jardin privé, sera le prélude à une nouvelle attitude qui tend à reproduire des systèmes appliqués dans les maisons de villégiature afin de retrouver «le même charme»[27] et le même confort. Ce que nous constatons par rapport aux fenêtres ajoutées, c'est qu'elles étaient plus nombreuses, géminées, grandes, larges et munies de l'extérieur de contrevents en persiennes découpés en compartiments à lames fixes (généralement peints en vert) ou partiellement mobiles (dar Bou Hadra, dar Jellouli). A partir de la deuxième moitié du 19e siècle, les habitants vont donner de plus en plus d'importance à l'éclairage artificiel suite à l'introduction des lustres importés de Venise au niveau des salles d'apparat (dar Ben Abdallah, dar Mohsen, dar Kéhia, dar Bel-Khouja), ce qui va transformer, d'une façon radicale et définitive, la qualité lumineuse des espaces de la demeure citadine.

Les espaces de repos, qu'ils soient aménagés aux bords d'un jardin *(maq'ad)* ou élevés en hauteur sur les terrasses *(kushk),* sont conçus comme des «miradors», des observatoires, donnant largement vue sur l'extérieur tout en préservant une certaine intimité. Là, femmes et jeunes filles y trouvaient des sources de plaisir olfactif et de distraction visuelle et sonore, grâce aux chants des rossignols *(minyâr)* et des perruches *(dourra),* et aux odeurs des jasmins et des plantes aromatiques (sauge, jasmin de nuit, basilic, ambre, ...).[28] La contemplation du jardin, substitut de la nature, favorisait l'évasion et offrait des occasions pour rompre la monotonie journalière et se donner le droit de jouir «des biens de la vie [...] de la lumière du soleil, [...] et du spectacle de la nature en toute saison».[29]

Outre cette volonté d'éclairer, d'agrandir, d'ajouter des étages et de multiplier les annexes, qui s'est prolongée jusqu'à la fin du 19e siècle, et qui a aboutit à une demeure à l'allure d'une citadelle haute, inaccessible et imprenable, les propriétaires manifestaient également un grand intérêt pour l'ameublement et la richesse décorative. Jacques Revault parle de «foisonnement», d'une «heureuse

association» née du couplage d'éléments ornementaux locaux à caractère hispano-maghrébin, et occidentaux importés d'Italie. L'émergence d'un nouveau style a touché plus précisément la nature, la couleur et la texture des revêtements y compris les draperies et les tentures (dar Mohamed Jellouli, dar Ben Abdallah, dar Bach Hamba, dar Ben Ayed, dar Hussein, dar Ben Salem, dar Kéhia, dar Lasram, dar Bel-Khouja). L'objectif de ces aménagements était de moderniser les espaces «selon le goût occidental», de les rendre plus confortables et plus adaptés à leur vie dans la cité. Désormais, les riches citadins préfèreront les fauteuils à dorures, les armoires à glaces, les gardes robes et les lits à baldaquins ajourés sur fond de miroir, aux anciens divans, lits ajourés et coffres en bois. Cette exubérance décorative choisie pour être «à la mode», va provoquer une perte progressive de l'authenticité, une certaine acculturation anticipant un déclin du style architectural local.

Dans un des passages de Seghir Ben Youssef, nous trouvons ce témoignage concernant Kassem Ben Soltana, secrétaire *(bâch kâteb)* de Hussein Ben Ali, qui dans sa grande demeure citadine située près de Sidi Ben Arous, avait «réunit des meubles et des tapis du plus grand prix»[30] et des «objets artistiques des plus rares et de la plus grande valeur»[31] importés d'Europe. Cet engouement pour les meubles confectionnés en Occident a été communiqué par les souverains eux-mêmes, qui faisaient appel à des ébénistes étrangers de grande réputation pour leur confectionner «des armoires à livres très remarquables, ornées de peintures rouges et noires sur fond d'argent ou d'or, [...] des caisses et des gardes robes ornées de peintures de différentes couleurs à la façon des chrétiens».[32] Aussi, dans les inventaires établis en vue du partage entre les héritiers *(qisma),* dont celui d'un notable dénommé Bakkar Jellouli,[33] trouvons-nous décrite la composition des intérieurs avec une énumération des objets usuels tels que les ustensiles de cuisine (jarres, plats et marmites en cuivre, cuillers en argent, ...), les objets de collections personnelles (armes à feu, sabres, médailles ...), les objets à usage quotidien (lampes, chandeliers, écritoires, brûle-parfum, ...) ainsi que les costumes d'apparat, les étoffes précieuses (tapis, matelas, rideaux ...) et les mobiliers. Bon nombre de ces objets patrimoniaux sont conservés aujourd'hui au musée du Bardo et au musée des Arts et Traditions Populaires de la ville de Tunis. Certains portent une marque féminine évidente comme ceux mentionnés dans les listes de trousseaux des princesses et des filles de dignitaires, datées du 19e siècle.[34] Toutefois, ils ne traduisent pas nécessairement l'existence de pièces réservées aux hommes et d'autres aux femmes. L'occupation répondait au principe de cohabitation de plusieurs noyaux conjugaux entourés de leurs serviteurs et dépendants.[35]

Le propriétaire, maître des lieux, offrait son toit à ses fils mariés, à d'autres descendants de sa famille et au corps domestique composé d'esclaves le plus

souvent noires. Les fils mariés habitaient avec leurs épouses et leurs enfants, et se répartissaient dans les pièces-logements de «la maison familiale». Dans la demeure, nous trouvons également «la maison des hôtes» – lieu où les hommes recevaient les visiteurs de passage et où ils s'installaient le plus fréquemment pour lire et discuter. Nous supposons qu'en dehors des moments de réception et en l'absence du maître de la maison et de ses familiers de sexe masculin, les épouses avaient l'autorisation de s'y installer pour se distraire ou parler entre elles, dans un cadre considéré comme plus «raffiné», mieux éclairé et plus agréable que celui de «la maison familiale».[36] L'appropriation des espaces de la maison se faisait ainsi d'une manière diachronique.

Etant éduquées dès leur jeune âge dans le palais ou dans un milieu proche de celui-ci, les épouses des notables aspiraient à reproduire, une fois mariées, le modèle de ce que doit être une princesse issue de la famille beylicale husseinite et de «toute femme à qui, de par son âge ou son rang social, l'individu doit témoigner respect»,[37] que ce soit dans leur façon de s'habiller, de parler, de marcher ou de se maquiller. Signalons tout de même que nous sommes loin du cliché de la femme «prisonnière de la maison, des tabous et des conventions».[38] Certaines princesses pouvaient dépasser le cadre tutélaire qui les contraignait et n'hésitaient pas à démontrer leur influence et leur prépondérance à leurs époux.[39]

Protégées par la demeure qui les séparent du monde extérieur, elles vivaient dans le faste et craignaient la solitude et le mauvais œil. Elles étaient ainsi constamment entourées de «dames de compagnie» choisies parmi les esclaves blanches, comme cette captive chrétienne qui travaillait chez une femme turque très riche et qui était douée pour les travaux «d'aiguille» (tricot, broderie) ou Hafsia Abdia, l'épouse de Kassem Ben Soltana qui avait à son service de nombreuses odalisques et des chrétiennes,[40] ou encore ces 20 femmes achetées par un certain Ali Pègelin pour servir son épouse.[41]

En outre, posséder des servantes noires était considéré de bon augure, car elles leur apportaient la bénédiction[42] *(baraka)* notamment lors des fêtes et des cérémonies grâce à ce tempérament «joyeux, crédule et exalté» qui les distinguaient.[43] Même si elles prenaient une part active dans l'organisation et le déroulement des activités quotidiennes, celles-ci logeaient en retrait par rapport aux membres de la famille, dans des petites chambres situées au niveau du pavillon de service *(dwîrya)* à accès indépendant. Les chambres n'étaient éclairées que par une lumière provenant de la courette et parfois par des petites fenêtres sur rue.

Scénologie conjecturale pour saisir le sensible

En l'absence de documents spécialisés et bien ciblés décrivant les notables et leurs domestiques, dans leur quotidienneté spécifique et singulière, nous nous sommes penchée sur certains registres des dépenses quotidiennes datant du 19e siècle, dont celui d'un notable dénommé Salah Chiboub (mort en 1865).[44]
Le profil de cet homme rappelle celui de ses aînés dont a parlé Seghir Ben Youssef et sur lesquels nous disposons jusque-là de peu de données.[45] Quoiqu'appartenant à une période plus tardive par rapport à celle qui nous intéresse, ce registre s'est avéré être un document précieux. Il nous a donné un aperçu assez précis sur le mode de vie de ce notable et les dépenses qu'il a effectué à l'occasion de l'achat du «tabac vert», de l'huile pour l'éclairage et du transport de meubles et des équipements de cuisine.
La restitution de la manière de vivre des anciens occupants des grandes demeures husseinites a fait l'objet d'une précédente recherche où ont été décrits trois «moments»[46] relatifs à la vie familiale du ministre Slimane Kéhia (1792–1814). Depuis 1801, ce haut dignitaire de l'armée d'origine géorgienne, était le propriétaire de dar Kéhia (aujourd'hui dar Ben Abdallah), située dans le quartier sud de la médina. A l'occasion de son mariage avec la princesse Aziza – la fille aînée de Mahmoud Bey – célébré le 21 décembre 1814, il a réalisé des aménagements et des embellissements importants dans la demeure.[47] La méthode adoptée consiste à représenter des scènes de vie, jugées assez représentatives de la vie de l'époque. Il s'agit de: 1. Détente du propriétaire dans son observatoire privé *(kushk)* situé sur les terrasses, 2. Rencontre entre son épouse et ses invitées, dans la salle de réception de la «maison des hôtes», 3. Journée de travail, particulièrement laborieuse, vécue par les jeunes servantes noires, à l'occasion de l'approvisionnement annuel de la famille en couscous.
Dans ce cadre, nous nous limiterons à la restitution de la première scène qui se déroule dans le *kushk* privé de Slimane Kéhia. Vu son emplacement en hauteur et son accès indépendant, cette chambre était plus calme que les autres pièces de la maison. Elle était à la fois ouverte sur l'extérieur, isolée du bruit, et protégée des regards indiscrets, offrant vraisemblablement au maître, un cadre «reposant et charmant [...] propice au rêve et à la poésie»,[48] qu'il lui était difficile de trouver ailleurs.
La chambre était meublée de poufs, de coffres et de deux banquettes recouvertes de draps et de coussins, adossées aux murs et formant un angle droit. Au dessus d'elles et accrochées aux murs, des étagères en bois, contenant des livres rangés avec soin, contournaient la pièce. Une table basse sur laquelle Slimane Kéhia posait ses registres et ses dossiers se tenait au milieu. Un tapis persan recouvrait le sol, et des rideaux en velours garnissaient les deux fenêtres rectangulaires.

Celles-ci étaient percées sur les deux côtés Est-Nord-Est et Nord-Nord-Ouest, et étaient dépourvues de grilles en bois ajouré *(barmaqli)* donnant une vue dégagée sur les terrasses, et faisant profiter la pièce d'un bon niveau d'éclairement durant les premières heures de la journée. Dans son *kushk,* le maître se trouvait ainsi plongé dans une ambiance claire, propice à la détente et à la lecture, jouissant pleinement de la lumière du jour et d'une bonne circulation de l'air. Il pouvait également jeter un regard sur le patio de sa maison, et contrôler par la même occasion, les va-et-vient de ses courtisans et serviteurs, en toute discrétion et sans que personne ne s'en rende compte. Une fois installé sur la banquette, il se faisait servir du café. Là, le maître pouvait également fumer en toute tranquillité, du chanvre indien *(takrourî)* aux propriétés relaxantes. En ces temps là, cette herbe était en vente libre dans les souks,[49] et était largement répandue dans le riche milieu citadin. Appelée *al-dokhâne al-akhḍar* («le tabac vert»), Ibn Abi Dhiaf atteste sa consommation par le bey Mohamed Rachid.[50]

C'est à ce niveau là que se dégage toute la symbolique du lieu. La lumière du jour sollicitée selon les besoins du moment, apporte la protection divine et garantie un bien-être physiologique non négligeable. Elle est convoitée et recherchée afin de purifier l'espace intérieur, et d'éloigner la malchance et toute autre forme de disgrâces, comme la maladie ou la mort. Par conséquent, le simple fait de s'y rendre quotidiennement, chaque matin, pour s'y recueillir, devient une sorte de rituel qui procure au maître de la maison, une impression de paix intérieure, de sérénité, de joie et de force pour affronter au mieux, le monde extérieur.

Conclusion

La lecture des chroniques de l'époque a mis en lumière certains aspects de la vie publique mais aussi privée des hauts dignitaires du pouvoir husseinite. Elle nous a particulièrement permis de nous interroger sur les corrélations entre l'image qu'ils voulaient donner d'eux-mêmes et de ce qu'ils pourraient représenter pour les autres (respect, considérations, obéissance), l'aspect de leur demeure citadine (distinction, richesse, confort) et l'organisation sociale en vigueur.

Toutefois, notre plus grande difficulté était de faire parler les murs et les habitants au delà de ce qu'ils pouvaient réellement exprimer. Nous avons ainsi examiné leur «attitude» vis-à-vis de leurs logis qui s'est manifestée à travers les ajouts, les modifications et les travaux d'agrandissement et d'embellissement entrepris et qui ont inexorablement changé l'allure des grandes demeures husseinites des 18e et 19e siècles.

Tout se passait comme si, à travers l'aménagement et l'édification d'espaces mieux éclairés et bien aérés, ils voulaient non seulement traduire leur désir de

s'affirmer et de se distinguer par rapport aux autres catégories sociales ayant moins de moyens et de puissance, mais ils cherchaient également à se protéger et à défier le mauvais sort. Ils estimaient que leur demeure devait être meilleure que les autres, une sorte d'«amie rassurante [...] où le durable s'imprime, où la quiétude se perpétue et où une adéquation harmonieuse»[51] s'instaure pour pouvoir dépasser la peur de l'insécurité, résultat de la précarité de leur vécu qui les menaçait à chaque moment.

La scène restituée dans le *kushk* du ministre Slimane Kéhia nous a semblé être une représentation assez significative d'un vécu ordinaire où l'ambiance perçue, avec ses «domaines»[52] d'ombre et de lumière, a servi à rendre le lieu réservé au notable apte à devenir l'«expression de son enracinement dans la ville».[53]

Saisir le quotidien avec ses changements et ses vicissitudes, nous amène à nous intéresser également à une autre catégorie sociale, moins privilégiée, celle des servantes noires. Quelle qualité de vie leur réservait-on? Quelles perceptions avaient-elles de la vie dans la demeure de ses maîtres? Que de questions que nous nous posons, d'autant plus que les données recueillies dans les sources historiographiques ont fait ressortir des réalités controversées. Certaines sources mentionnent un «paternalisme bienveillant et de bon aloi»[54] à l'égard des servantes noires, allant jusqu'à faire passer les plus privilégiées d'entre elles au statut de concubine ou de concubine-mère.[55] Alors que d'autres évoquent une vie misérable où règne un *pater familias* qui prévoyait toutes sortes de sévices et de châtiments.[56]

Autre personnage qui jusque là, n'apparaissait qu'à travers quelques bribes de récits des chroniqueurs est l'«architecte». Restituer les aspects liés à son parcours et à ses pratiques, servira à représenter et à comprendre la ville dans ses dimensions sensibles, telle qu'elle fut habitée et pratiquée, et dont la mémoire, vulnérable, était menacée d'oubli, suite aux interférences et aux influences socioculturelles, de plus en plus nombreuses, introduites dans le pays par l'Occident, depuis la deuxième moitié du 19e siècle.

Que ce soient les maîtres et serviteurs des demeures, ou ceux à qui on faisait appel pour leur construction, ils ont tous vécu un ressenti spécifique lié à des usages sociaux, à des expériences partagées, à des pratiques ordinaires, attachées à la réalité de l'époque et au contexte politique général. L'étude de cet aspect contribue largement dans la construction culturelle d'une «ambiantalité» de la demeure où les liens et les dynamismes affectifs avec les habitants restent multiples et complexes.

Notes

1 Michel De Certeau, *L'invention du quotidien,* tome 1: *Arts de faire,* Paris 1980, 137–191.
2 Jean Greish, *Ontologie et temporalité. Esquisse systématique d'une interprétation intégrale de Sein und Zeit,* Paris 1994, 115.
3 Mohamed Seghir Ben Youssef, *Mechra el Melki, chronique tunisienne (1705–1771), pour servir à l'histoire des quatre premiers beys de la famille Husseinite,* traduite en français par Victor Serres et Mohamed Lasram, Tunis 1978, 337.
4 Ibid.
5 Ibn Abi Dhiaf, *Ithâf ahl al-zamâne bi akhbâr moulouk Tounis wa'ahd al-amène,* Tunis 1966.
6 Mohamed Hédi Chérif, *Pouvoir et société dans la Tunisie de Hussein ben Ali (1705–1740),* vol. 2, Tunis 1986, 262.
7 Ben Youssef (voir note 3), 124–148, 333–340.
8 Ibid., 143.
9 Leila Blili Temime, *Parenté et pouvoir dans la Tunisie Houssaynite 1705–1957,* Tunis 2004, 277.
10 Ben Youssef (voir note 3), 148.
11 Ibid., 145.
12 Ibid., 225, 394.
13 Ibid., 225, 221.
14 Ibid., 145.
15 Ibid., 143.
16 Blili Temime (voir note 9), 324.
17 Ibid., 333.
18 Leila Blili Temime, «Course et captivité des femmes dans la Régence de Tunis aux 16e et 17e siècles», in *Captius i esclansa l'antiguitat ial Mon Modern Palma de Majorque,* Naples 1996, 259–273.
19 Ben Youssef (voir note 3), 144 s.
20 Ibid., 338–339.
21 Lucien Febvre, «Comment reconstituer la vie affective d'autrefois? La sensibilité et l'histoire», in Idem, *Combats pour l'histoire,* Paris 1952, 223.
22 Louis Frank, Jean-Joseph Marcel, «Des maladies les plus fréquentes dans la Régence de Tunis», in Idem, *Histoire de Tunis: précédée d'une description de cette régence,* Paris 1851, 130–136.
23 Salvatore Speziale, *Oltre la peste. Sanità, popolazione e società in Tunisia e nel Maghreb (18e–20e secolo),* Rome 1997, 158.
24 Azzedine Guellouz, «La Tunisie Husseinite au 18e siècle», in Azzedine Guellouz et al. (éd.), *Les temps modernes,* Tunis 1983, 137–275.
25 Mohamed al-Aziz Ben Achour, *Catégories de la société tunisoise dans la deuxième moitié du 19e siècle. Les élites musulmanes,* Tunis 1989, 142–146.
26 Jacques Revault, *Palais et demeures de Tunis (18e et 19e siècles),* Paris 1983, 289 s.
27 Ibid., 139.
28 Fayçal Bey, *La Dernière Odalisque,* Paris 2001, 319–320.
29 Tahar Haddad, *Notre femme, la législation islamique et la société,* Tunis 1978, 36.
30 Ben Youssef (voir note 3), 141.
31 Ibid., 142.
32 Ibid., 235.
33 André Demeerseman, «Inventaire des biens d'un *Caîd* (Bakkar Jellouli) en 1826», *IBLA* 150 (1982), 281–302.
34 Blili Temime (voir note 9), 447 s.
35 M'hamed Oualdi, «De la cour à la maison – L'étude des entourages princiers entre domaines occidentaux et ottomans», *Alfa. Maghreb et sciences sociales,* Tunis 2006, 163.
36 Revault (voir note 26), 41.
37 William Marçais, Abderrahman Guiga, *Texte arabe de Takrouna. Glossaire,* vol. 7, Paris 1958, 3677 f.

38 Louis Thornton, *La femme dans la peinture orientaliste,* Paris 1993, 22.
39 M'hamed Oualdi, *Serviteurs et Maîtres. Les mamelouks des beys de Tunis du 16e siècle aux années 1880,* Paris 2011, 132.
40 Ben Youssef (voir note 3), 141.
41 Robert C. Davis, *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L'esclavage blanc en Méditerranée (1500–1800),* Arles 2006, 127.
42 Nicolas Béranger, *La Régence de Tunis à la fin du 17e siècle. Mémoire pour servir à l'histoire de Tunis depuis l'année 1684,* Paris 1993, 92.
43 Revault (voir note 26), 28.
44 Archives Nationales de Tunis, Registre 2494, «Annotation de ce qu'a reçu Hamda el-Ghamadi d'argent de la part de Salah Agha (Chiboub), chef de la garnison de Ghâr el-Milḥ et de Bizerte» [en arabe].
45 Ibn Abi Dhiaf (voir note 5), vol. 8, 138 s.
46 Hind Karoui, *Sensibilité aux ambiances lumineuses dans l'architecture des grandes demeures husseinites du 18e–début 19e siècle,* Tunis 2012, 371–378.
47 Revault (voir note 26), 99–127.
48 Ibid., 200, 420.
49 Ben Achour (voir note 25), 86.
50 Ibn Abi Dhiaf (voir note 5), vol. 2, 157.
51 Hachmi Karoui, «Notables et espace urbain – Tunis au début de la deuxième moitié du 19e siècle», in André Nouschi et al. (éd.), *Système urbain et développement au Maghreb,* Tunis 1980, 9.
52 Paul Bonnenfant, *Sanaa. Architecture domestique et société,* Paris 1995, 101–131.
53 Ben Achour (voir note 25), 142 s.
54 Revault (voir note 26), 14.
55 Robert Brunschvig, «'Abd», in *Encyclopédie de l'Islam,* vol. 1, Paris 1975, 36.
56 Blili Temime (voir note 9), 440.

Zusammenfassung

Eine szenologische Untersuchung des sinnlich-affektiven Ambientes der Paläste tunesischer Würdenträger (1704–1815)

Gegenstand des vorliegenden Beitrags ist die Untersuchung von alltäglicher Lebens- und Wohnerfahrung der husseinitischen Armee- und Verwaltungseliten in ihren Stadtpalais im 18. und Anfang des 19. Jahrhunderts. Die massive, befestigte Architektur dieser Bauten ist deutlich jener der Herrscherresidenz nachempfunden und verleiht ihnen ein majestätisches und imposantes Aussehen gleich einer «uneinnehmbaren Bastion», hinter deren Mauern sich oft ambivalente Erfahrungen und Gefühle verbergen. Was können wir anhand der Palais über deren BewohnerInnen erfahren? Kann ihre sinnlich-affektive Erfahrung zumindest teilweise rekonstruiert werden? Hier wird eine qualitative Analyse alltäglicher Lebensräume vorgenommen, die das In-der-Welt-Sein in seiner körperlichen, thymischen und räumlichen Dimension (Binswanger, 1930) zu berücksichtigen versucht.

(Übersetzung: Ulrike Krampl)